



Myriam Chérel interviewe Caroline Leduc

Caroline Leduc, psychanalyste membre de l'ECF, a choisi pour nous la phrase de Jacques Lacan : « L'inconscient, c'est la politique ¹ », extraite du Séminaire XIV, « La logique du fantasme ».

Caroline Leduc — J'ai cherché plusieurs fois, vraiment, vainement, une phrase de Lacan pour cette interview. Je n'arrivais pas à trouver celle qui soit suffisamment remarquable dans la détermination de mon rapport à la psychanalyse – car cette interview, je l'ai comprise comme cherchant ce qui, dans le savoir lacanien, dénote une place singulière. Aucune citation ne semblait pouvoir tenir cette fonction. Et tout à coup, avec l'actualité de notre champ pendant les élections et le mouvement qu'a impulsé

Jacques-Alain Miller, m'est apparue la portée de cette phrase de Lacan que je connais pourtant depuis presque toujours, « L'inconscient, c'est la politique ». La veille de t'adresser cette phrase, j'ai écrit un petit texte pour la brochure de *La movida Zadig* lancée par J.-A. Miller où, parlant de cette phrase, je la référais par erreur à l'article de Lacan « Le temps logique... ». Pourquoi m'étais-je trompée ? « Le temps logique... » date de 1945 et, dans la note à laquelle je pensais, il est écrit « Le collectif n'est rien, que le sujet de l'individuel ² ». Cette formule annonce « L'inconscient, c'est la politique », et il est intéressant de comparer les deux. À propos de la première, J.-A. Miller disait dans son cours en 2002 qu'elle ne visait pas à définir la politique, mais plutôt l'inconscient, qui est l'*x* de la phrase ³. La seconde formule – « Le collectif n'est rien, que le sujet de l'individuel » – met sans doute davantage l'accent sur la politique dans le contexte du « Temps logique... », en tant qu'elle est le lieu d'un calcul subjectif qui prend la position des autres en compte.

Myriam Chérel — Donc le collectif.

C. L. — Oui. Il me semble que le moment que nous traversons actuellement devrait nous amener à faire cette explication comparée.

M. C. — Pourquoi ce mouvement lancé par J.-A. Miller ?

C. L. — Peut-être parce que nous sommes dans un moment où nous avons suffisamment avancé dans la doctrine lacanienne, dans notre propre élucidation des concepts lacaniens, et qu'un autre rapport au politique est possible, ou, du moins, qu'un nouveau pari à cet endroit est possible. Désormais, nous nous orientons sur le corps parlant, sur le *parlêtre*, sur le *sinthome*, sur le reste de jouissance – sur ce qui ne se traite pas... Notre *x* est là. Tandis qu'on a peut-être suffisamment d'outils conceptuels pour se dire que l'inconscient n'est plus tout à fait un *x*. Le discours du maître et l'inconscient sont homothétiques, l'un à l'envers de l'autre. Au bout du bout, l'inconscient, c'est lui le véritable maître. Notre orientation nous permet d'en faire étape et de

¹ Lacan J., Le Séminaire, livre XIV, « La logique du fantasme », leçon du 10 mai 1967, inédit.

² Lacan J., « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée » (1945), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 213.

³ Cf. *L'Hebdo blog*, n° 105, 21 mai 2017. Texte extrait d'« Intuitions milanaises », *Mental*, n° 11, lui-même extrait du cours de Jacques-Alain Miller du 15 mai 2002, « L'Orientation lacanienne. Le désenchantement de la psychanalyse », département de psychanalyse de l'université Paris VIII.

tirer de nouvelles conséquences cette phrase, « L'inconscient, c'est la politique ».

M. C. — La politique dite par l'inconscient ?

C. L. — En 2002, J.-A. Miller disait de cette phrase de Lacan qu'elle permet de se servir de la définition de la politique pour définir l'inconscient. Et je pense que, dans le mouvement actuel, il se demande dans quelle mesure ce qu'on sait de la structure de l'inconscient dans son rapport à la jouissance, grâce à la formalisation des discours, peut éclairer la politique. Il fait là un pari, sans doute un peu utopique, mais c'est l'horizon de désir qu'il donne à notre communauté.

M. C. — J.-A. Miller dit aussi, toujours à propos de cette phrase, que Lacan formule les choses ainsi parce que l'inconscient tient au lien social. Le lien social, c'est le discours. N'est-ce pas actuellement à référer au discours du maître ?

C. L. — Dans les élections, c'est effectivement du discours du maître dont il est question. C'est précisément l'enjeu : quel maître veut-on ? Après, le lien social déborde le discours du maître. Le lien social tient à tous les discours : aux discours de l'analyste, de l'hystérique, de l'universitaire et du capitaliste, qui en définissent différentes modalités. Néanmoins, le discours du maître a une place spéciale, car dans tous les discours, la première place est celle de ce qui commande et, à ce titre, ils ont tous une parenté avec lui⁴. Tous les discours participent au lien social, mais les élections, en France, ont montré à quel point un désir de politique habite le corps social. C'est un désir de politique français qui est quand même fantastique, même si quelque peu explosif – en privé, on s'engueule un peu partout en France ! Pour l'élection du président, il me semble qu'il s'agit en effet de choisir le maître qu'on veut ou qu'on ne veut pas, et ça dessine pour chacun son rapport au maître.

M. C. — C'est la fameuse « fonction présidentielle », déclinée dans les médias du côté royaliste.

C. L. — En effet, il y a quelque chose de l'Un qui est spécialement promu par la constitution de la V^e République.

M. C. — Peut-on faire autrement ?

C. L. — La psychanalyse lacanienne nous apprend que l'organisation sociale ne peut pas faire sans maître. Et plus on voudrait le masquer, plus on voudrait faire sans, et pire il revient, toujours sous les auspices les plus féroces. Je crois que c'est de l'ordre de l'idéal de penser qu'on pourrait se passer de maître dans l'organisation du champ social. Quand Lacan parle des positions de gauche et de droite, il dit que les hommes de gauche sont à situer comme les *fools*, les fous du roi, les bouffons, dont la fonction est de dire des vérités, notamment celle de ridiculiser le roi, mais des vérités qui ne portent pas à conséquence⁵, tandis qu'il situe les hommes de droite comme les *knaves*, les valets du pouvoir⁶, les fieffés coquins qui choisissent de servir le maître, puisqu'on ne peut pas s'en passer, et y compris quand le maître, c'est l'argent. Si on pense la distribution des positions par rapport au maître, soit on se situe comme son valet, soit comme son fou. Sur le

⁴ Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse* (1969-1970), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1991, p. 79 : « la référence d'un discours, c'est ce qu'il avoue vouloir maîtriser. Cela suffit à le classer dans la parenté du discours du maître. »

⁵ Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse* (1959-1960), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1986, p. 214-215.

⁶ *Ibid.*

plan politique, on ne peut pas y échapper. Eh bien, dans le mouvement actuel, peut-être essaye-t-on d'en sortir, de trouver une position plus maligne en tant qu'elle prend plus justement en compte le rôle de la jouissance dans l'équation. Ma lecture du désir actuel de J.-A. Miller, c'est de penser une politique lacanienne qui dépasse cette distribution, qui la subvertisse, car dans le discours psychanalytique, c'est la jouissance qui commande, c'est elle le maître, et cela comporte des leçons à tirer au plan politique à l'heure où le maître n'est plus d'emblée un sujet-supposé-savoir, mais l'objet du soupçon permanent des citoyens porté sur l'imposture de sa position, révélée comme semblant.

M. C. — Donc ni valets, ni fous du maître.

C. L. — Oui, c'est cela, ni l'idiot, ni la canaille. L'horizon serait de penser ce que serait de n'être ni de gauche ni de droite mais lacanien, du parti lacanien, pas au sens d'un parti avec des militants et des candidats qui chercheraient à se faire élire, mais plutôt au sens de ceux qui pourraient penser la politique à partir de ce que nous apprend Lacan sur la distribution de la jouissance et sur les effets de sujet.

M. C. — Finalement, l'enseignement de Lacan nous indique que le choix politique de chacun dépend aussi de sa position de jouissance. Et si c'est si passionnel, c'est bien que cela touche l'organisation subjective de chacun, son mode de jouissance et son rapport à la culpabilité.

C. L. — Voilà, et son rapport au maître également.

M. C. — Dès lors, comment repenser le collectif ?

C. L. — Dans « Le temps logique... », le collectif en question n'est pas la foule de *Massenpsychologie*⁷, ce n'est pas l'ensemble des militants, ce n'est pas un collectif qui serait l'addition des uns, 1 + 1 + 1 vers un maître, ce sont plutôt des adversaires : il faut qu'il y en ait un qui sorte le premier. C'est le collectif qui prend en compte le calcul de chacun de la position des autres : « comment anticiper les positions des autres afin de pouvoir sortir ? » En fonction des positions des autres, du pari sur leur position, se détermine chacun en permettant de poser comme acte sa propre position, et réussir à sortir en premier. Ce n'est pas tout à fait la même façon de penser ce qu'est le collectif « foule ». Dans *Massenpsychologie*, dans la foule de l'armée ou celle de l'Église, on est tous les petits frères, les fils égaux ou, du moins, tendant à l'égalité vis-à-vis du père. Dans une élection, il y a ces deux foules : la foule des militants de tel ou tel candidat, qui sont frères entre eux vis-à-vis d'un maître et guidés par l'idéal, et le collectif où chacun calcule sa position, c'est-à-dire son vote, en anticipant ce que chaque foule de militants de tel candidat va faire. Quel est le maître de ce collectif-là sinon la propre modalité de jouissance de chacun ? Cela décale la place du maître, cela l'entame comme maître extériorisé, c'est un mode du collectif plus affine à l'Autre qui n'existe pas.

M. C. — Le calcul pose la question du pouvoir des sondages.

C. L. — Les sondages en effet changent notre façon de calculer. Les récents événements ont montré quand même une grande exactitude des sondages. Tout le monde a été surpris par l'élection de Trump, mais les derniers sondages le prévoyaient. Concernant le Brexit, en revanche, les sondages se sont trompés, il faudrait savoir ce qui les a biaisés, ce qui a leurré le

⁷ Cf. Freud S., *Psychologie des foules et analyse du moi*, Paris, Payot, 2012.

calcul. Mais, pour les élections françaises, les sondages étaient extrêmement précis et reflétaient les choses avec assez peu d'erreur. Cette exactitude nous pousse vers le calcul et contribue à amoindrir la dimension de l'idéal – comme l'ont montré les électeurs « naturels » de Hamon qui se sont portés sur Mélenchon du fait des sondages.

M. C. — Revenons sur les positions de jouissance de gauche à droite.

C. L. — Je dirais qu'à gauche, du côté des fous du roi, il s'agit de dénoncer le maître, de se ranger derrière la croyance un peu naïve qu'il pourrait ne pas y en avoir tout en le renforçant, car au fond, ce qui compte, c'est d'être les fils et les frères égaux pour le père. De ce point de vue, d'ailleurs, l'idéal de gauche quant à la redistribution des richesses indexe toujours la demande d'être, comme frères, également aimés par le père. C'est une demande d'amour adressée au père, une revendication d'être aimé par lui pareil que les autres. À droite, en revanche, il y a un point de jouissance un rien cynique qui consiste à assumer d'être le préféré. Puisqu'il y a toujours un maître, servons-le pour être son préféré et mettons-nous en plein les poches au passage, du moins pour la droite libérale. Il y a certainement des typologies plus fines et plus nombreuses à faire aujourd'hui de ces figures, qui gagneraient, je pense, à être éclairées par une réflexion sur les rapports de fratrie, ainsi que sur la façon dont on situe chez soi ou dans l'autre la jouissance mauvaise. Être de droite comme une canaille – je ne dis pas que tous ceux de droite sont forcément des canailles –, c'est assumer d'avoir les mains sales pour justifier de faire des saletés, tandis que les gens de gauche ont éternellement les mains propres, ce qui fait qu'ils n'ont pas de mains. Dans les deux cas, la responsabilité subjective n'est pas bien située.

M. C. — À te suivre me vient cette question : quand on est lacanien, peut-on être de gauche ou de droite ?

C. L. — Je ne crois pas. On ne peut pas distribuer ainsi la politique pour soi-même quand on est conséquent comme lacanien. C'est comme lacanienne que j'essaie de lire la politique depuis les élections de 2002. Auparavant, je votais à gauche et j'ai été extrêmement déçue par mes amis de gauche disant qu'ils allaient voter Chirac contre Le Pen au deuxième tour en se pinçant le nez, en y allant à reculons, alors que c'était un vote crucial pour la démocratie. C'était pour moi un principe supérieur au positionnement de gauche ou de droite. Je votais avant en fonction d'un idéal transmis dans ma famille, en fonction de valeurs dans lesquelles je me reconnaissais facilement, tout en doutant des effets de mon vote, déjà, à notre époque où le maître est suspect, défaillant avant même d'être élu. J'avais, déjà avant, toujours un doute sur l'adéquation entre l'effet de mon vote et la conviction qui m'y portait ; il y avait déjà là une division, un décalage. En revanche, au deuxième tour en 2002, j'ai eu vraiment la conviction que c'était un vote juste, alors que je votais pour quelqu'un qui n'était pas de mon bord. Depuis, je vote au-delà des ensembles partisans, en fonction de cette conviction, en arrière-plan, d'une nécessité de préserver la démocratie, qu'on peut perdre. Quel est le meilleur maître pour ne pas la perdre ? C'est certes un système qui ne marche pas bien, qui opère par la division et la révèle à la fois, mais c'est un système qui nous permet de vivre ensemble sans trop de barbarie. J'essaie de voter « lacaniennement ».

M. C. — Alors, il y a ce versant de la chute de l'idéal politique, qui fait qu'on ne croit plus en la parole du politique, et il y a un autre versant, une levée de la barrière de la honte. À ces élections, certains revendiquent de voter Marine Le Pen. D'après toi, qu'est-ce qui se joue là ?

C. L. — C'est vrai, il y a une levée de la barrière de la honte, mais réussir à en nommer précisément les coordonnées, je n'en suis pas là. C'est mon mystère, il y a un point d'énigme pour moi-même que j'essaye de mettre au travail. Mais mon idée, c'est qu'on est tous fondamentalement lepéniste quant à la jouissance.

M. C. — La jouissance infecte est lepéniste, c'est cela ?

C. L. — Il y a différents types de jouissance, bien sûr, dans l'enseignement lacanien. La jouissance phallique, la jouissance de l'objet pulsionnel ne sont pas les mêmes que la jouissance côté *das Ding*. C'est là la jouissance *dégueu*, le *crassou*, l'infâme en chacun de nous, au point d'origine du versant paranoïaque de tout sujet. J.-A. Miller a rappelé récemment que la structure fondamentale du lien à l'autre est paranoïaque. Cela désigne quelque chose du point où la haine de soi vire à l'autre, et c'est une question valable aussi quand on est en analyse. Une de mes questions sur la fin de l'analyse est : que fait-on de cette jouissance infâme, disparaît-elle avec la fin de l'analyse ? À mon avis, on ne peut pas complètement la supprimer, elle prend une autre place, il s'agit de rester suffisamment éveillé pour la débusquer et en faire un moteur du désir quand on a à la traiter.

M. C. — En tout cas l'analyse conduit à percevoir, à accrocher ces points de haine.

C. L. — Exactement. Quand on repère en soi une part de haine pour l'autre, c'est la honte. L'analyse est un dispositif inouï, un dispositif de discours qui permet de traiter la honte, là où la honte se défile des autres discours, ou alors, si elle est mise à jour dans un autre discours, on en meurt... Avoir la possibilité de traiter par l'analyse ce point de jouissance infâme est inouï. Alors, pourquoi y a-t-il aujourd'hui une levée de la barrière de la honte ? Peut-être faudrait-il le mettre en lien avec le fait que le statut de la vérité comme menteuse est désormais à ciel ouvert. Ce n'est plus le même rapport au semblant qui aujourd'hui défaille, il y a moins de refoulement, au sens du masque, de ce qui opacifie ce qui est honteux. Le honteux apparaît au grand jour dans notre société, avec l'idée qu'« il faut assumer ce qu'on est », y compris dans ce qu'on est de mauvais. La télé réalité, c'est l'exemple même de cela : se montrer dans sa jouissance, se faire voir jouissant.

M. C. — Le pousse-à-jouir du discours capitaliste ouvre à cette question du droit à jouir, même de sa haine...

C. L. — Il y a un point de canaillerie, où l'on est en faute, où l'on transgresse un point éthique en justifiant qu'on n'a pas à traiter sa jouissance mauvaise : les autres n'ont qu'à m'accepter comme cela. La dédiablement du FN participe de ce mouvement : il faut m'accepter comme lepéniste, et du côté des médias : il faut les accepter comme lepénistes. Alors, pourquoi cela arrive-t-il maintenant ?

M. C. — Ne serait-ce pas l'écueil de ce que produit le discours capitaliste ? Le droit à jouir, la reconnaissance par son symptôme, ces modes de jouir revendiqués ? Les normes sociales qui dirigent, etc.

C. L. — Tout à fait, le discours capitaliste y pousse par ce qui y est métonymique dans la jouissance, cela porte à donner une valeur à tous les objets de jouissance possible, à faire entrer dans le marché de la jouissance tout ce dont on jouit, y compris le pire. Mais surtout, cela pose la question de ce qui vient après. C'est cela qui est un peu mystérieux. Y a-t-il un écart dans les

répétitions de l'histoire et comment a-t-il lieu ? Ce, d'autant plus que du discours capitaliste, on n'en sort pas. Lacan disait que l'histoire est cyclique, qu'il y a un point de répétition dans les logiques historiques, mais il y a aussi un progrès des discours, l'appareillage de la jouissance et du savoir se transforme. C'est aussi en cela que la psychanalyse peut éclairer la politique. Les psychanalystes ont une éminente place politique parce que, justement, ils sont à un point où il est permis de traiter l'infâme jouissance, alors que tous les autres discours sont impuissants, ou complices, face à cela. C'est la noblesse politique de la psychanalyse.

M. C. — Merci Caroline.